

Pour non-liseurs

Volume 39, numéro 3 (231), juin 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1997). Pour non-liseurs. *Liberté*, 39(3), 191–193.

Pour non-liseurs

FRANÇOIS HÉBERT
JEAN-PIERRE ISSENHUTH
GILLES MARCOTTE

Un léger écart

J'ouvre avec appréhension les livres que les écrivains consacrent à leur écriture. Le risque de tomber sur un dialogue de la complaisance et du cabotinage n'est jamais exclu. *En vivant, en écrivant*, d'Annie Dillard (traduit de l'anglais par Brice Matthieussent, Christian Bourgois, 1996), s'écarte heureusement de ce scénario par moments. On dirait que ce livre sait quand il devient ridicule, et alors la vie, les choses vues font irruption et diversion, gratuitement, pour elles-mêmes et ce qu'elles valent. J'ai aimé un passage sur la difficulté de fendre du bois d'aulne, d'autres sur les chenilles, les rivages marins, les acrobaties aériennes – pour résumer, je dirais, en me hasardant un peu: sur ce que l'auteur n'a jamais réussi à oublier, malgré tous ses efforts. «Un écrivain cherchant un sujet, écrit Dillard, ne s'intéresse pas à ce qu'il aime le plus, mais à ce qu'il est le seul à aimer.» Peut-être est-ce vrai aussi du lecteur, lorsqu'il cherche le seul autre que lui qui s'intéresse à telle ou telle chose. Quant au relief que le livre sait donner à quelques aspects du spectacle du monde, j'ai idée qu'il n'est pas sans rapport avec ces phrases de Teilhard de Chardin, citées à la fin: «Le monde est rempli, et encore rempli d'Absolu. Voir cela, c'est recevoir la liberté.»

J.-P. I.

Sur Salman Rushdie

Comme beaucoup, sans doute, j'ai entrepris la lecture des *Satanic Verses* de Salman Rushdie pour me rendre compte, pour voir de quoi il retournait vraiment dans le *corpus delicti* du plus furieux débat sur la liberté d'expression qui ait éclaté dans le monde depuis un demi-siècle au moins. Quelques dizaines de pages plus tard, j'étais pris au piège, sans libération possible. Je progressais lentement dans une lecture à la fois difficile et passionnante, ne comprenant pas toujours ce qui se passait, tant il y avait de personnages divers, d'actions, tant étaient nombreuses et subtiles les références littéraires, culturelles, orientales aussi bien qu'occidentales, mais de plus en plus profondément convaincu de la nécessité profonde de l'œuvre. Puis ce fut *Midnight's Children*, le roman de l'accession de l'Inde à l'indépendance, antérieur aux *Versets sataniques*, mais aussi grand. Je navigue actuellement dans *The Moor's Last Sigh*. S'il y a des gens qui doutent de la vitalité du roman, de sa puissance épique, de son aptitude à traduire les nouveautés de notre époque, c'est qu'ils n'ont pas lu Salman Rushdie.

On peut lire Rushdie avec plaisir et profit sans l'aide d'un guide; un bon guide n'est pas inutile. Celui que proposent Marc Porée et Alexis Massery, dans l'excellente collection des «Contemporains» (Le Seuil, 1996), dégage avec une compétence tout à fait respectable les grandes orientations de l'œuvre, ses accointances littéraires, explique un grand nombre d'allusions culturelles qui échappent naturellement au lecteur occidental. Les auteurs, parfois, en mettent un peu trop, et l'utilisation qu'ils font des concepts passe-partout du «postmodernisme» et du «postcolonialisme» est un tantinet naïve. Ils n'échappent pas toujours, non plus, au risque majeur de leur entreprise, qui est de considérer les œuvres de

l'auteur comme de laborieuses constructions idéologiques. Ce sont, faut-il le souligner, des histoires. «Finalement, dit le Maure du dernier roman de Salman Rushdie, les histoires sont ce qui reste de nous, nous ne sommes rien de plus que les quelques contes qui survivent.»

G. M.

Découverte archéologique

Consacrés à l'archéologie, les deux derniers numéros de *Cité libre* sont très intéressants. Les fouilleurs de la revue ont exhumé du sous-sol du restaurant La Maison Egg Roll une momie, proche parente de Rascar Capac semble-t-il, dont l'antiquité ne fait aucun doute. Les embaumeurs avaient assis leur momie sur une table et posé à côté d'elle des piles de livres, sans doute pour qu'elle puisse passer le temps plus agréablement dans l'éternité. Ce pharaon tient ses genoux dans une pose relativement figée, relativement décontractée, visant à suggérer son immortalité, sinon à se la procurer par une sorte d'intimidation souriante, de chantage de nature magique. Tout ce que l'on sait de lui se perd dans la nuit des longs couteaux.

F. H.